Journal Présent

SUR DOMINIQUE VENNER

Pour ce premier colloque autour de l'œuvre et des idées de Dominique Venner, vous allez aborder « un exemple de tenue ». Pourriez-vous nous préciser ce que signifiait la « tenue » pour Dominique Venner ?

Dans son livre le plus personnel, *Le cœur rebelle*, publié en 1994 et qui va reparaître ces jours-ci aux éditions Pierre-Guillaume de Roux, Dominique Venner disait qu'« être rebelle », « c'est être à soi-même sa propre norme. S'en tenir à soi quoi qu'il en coûte. Veiller à ne jamais guérir de sa jeunesse. Préférer se mettre tout le monde à dos que se mettre à plat ventre [...] Dans les revers, ne jamais se poser la question de l'inutilité d'un combat perdu ». Ces lignes répondent en partie à votre question. Mais elles ne doivent pas être mal interprétées. « Etre à soi-même sa propre norme », ce n'est pas se poser orgueilleusement en centre de l'univers, et moins encore légitimer l'individualisme. C'est rester fidèle à ce que l'on a voulu être, ne pas se renier. Plus encore que de la morale, la « tenue » relève de l'éthique, c'est-à-dire du style. Pour Venner, le style pouvait s'exprimer par quelques principes simples. Vivre et mourir debout. Ne pas rechercher son intérêt personnel. Ne pas ruser, ne pas louvoyer, ne pas se plaindre. Ne pas s'expliquer. Et aussi rester à l'écart des médisances, des bavardages, des propos obliques ou cancaniers. Aller vers ce qui élève, fuir tout ce qui rabaisse. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à notre époque, cela suffit à faire de vous un solitaire.

Comme Venner ne faisait pas étalage de lui-même, tout cela n'apparaissait en pleine lumière qu'à ceux qui le connaissaient le mieux. Les autres lui attribuaient de la réserve, parfois du dogmatisme. C'est vrai que l'homme paraissait parfois rigide. En l'espace d'un demi-siècle, je ne l'ai jamais vu rire à gorge déployée ! Il avait un petit rire en coin, qui n'appartenait qu'à lui. Nous ne nous sommes jamais tutoyés non plus. La tenue, pour lui, allait de pair avec la retenue.

Qui étaient les « maîtres de tenue » de ce « samouraï d'Occident » ?

Dominique Venner avait horreur des tricheurs, des conseilleurs qui ne passent jamais à l'acte, de ceux qui prônent aux autres des conduites qu'ils sont incapables d'adopter eux-mêmes. Il s'intéressait aux idées mais, contrairement à moi, ce n'était pas un intellectuel. Il préférait ceux qui donnent des exemples à ceux qui donnent des leçons. C'était au point qu'il avait du mal à apprécier sans réserve l'œuvre d'un grand auteur qui, dans la vie quotidienne, s'était finalement révélé assez petit ! Mais c'est aussi la raison pour laquelle l'historien méditatif qu'il était devenu n'a jamais oublié le jeune activiste qu'il avait d'abord été.

Ses « maîtres de tenue » étaient les hommes et les femmes dont le ressort principal est le sens de l'honneur. C'est ce qui explique son admiration sans bornes pour les héros des épopées homériques, qu'il tenait pour les textes fondateurs de la tradition européenne. Dans son dernier livre, *Un samouraï d'Occident*, paru au lendemain de sa mort, il leur consacre quelques unes de ses plus belles pages. Le titre de l'ouvrage peut d'ailleurs surprendre chez cet homme qui croyait par ailleurs à la relative incommunicabilité des cultures, et donc à l'impossibilité pour un Européen de pénétrer en profondeur l'esprit d'un Asiatique ! Il n'empêche que pour lui les samouraïs, cette caste guerrière qui dirigea le Japon féodal pendant près de 700 ans (le mot vient du verbe *saburau*, qui signifie « servir »), avaient eux aussi valeur d'exemple. D'autant qu'avant de se tourner vers la plume, il avait lui-même d'abord cru pouvoir faire carrière dans l'épée.

Dominique Venner rejetait toutes les fatalités historiques, il avait la certitude que l'Europe finirait par se réveiller. Son « geste romain » (d'après vos propres termes) est-il, selon vous, une « raison d'espérance argumentée et raisonnée » comme l'a écrit Bruno de Cessole et pourquoi ?

Il était en effet convaincu que l'Europe, un jour ou l'autre, finirait de sortir de sa « dormition ». Contrairement à la plupart de ses proches, il refusait le pessimisme et plus encore, comme vous le dites, la fatalité. La grande leçon qu'il avait tirée de ses réflexions historiques est que l'histoire est toujours ouverte. L'histoire est imprévisible. Venner, sur ce point, n'aurait pas manqué d'approuver Charles Maurras affirmant, dans *L'avenir de l'intelligence*, que « tout désespoir en politique est une sottise absolue » ! La mort qu'il a choisie est elle aussi à l'opposé de tout désespoir, de toute fuite, de toute lâcheté. Il l'a dit lui-même avant de se donner la mort, en expliquant sa décision de se sacrifier « pour rompre la léthargie qui nous accable », d'offrir ce qui lui restait de vie « dans une intention de protestation et de fondation ». Le mot « fondation » est évidemment celui qui compte.

On peut bien entendu condamner son suicide, pour des raisons religieuses notamment. On manquerait de tenue en ne se sentant pas au moins empli de respect devant son geste. Pour ma part, pas plus qu'aucun de ses proches, je n'ai été surpris par cette mort. J'ai seulement été surpris par le choix de la date et du lieu, choix susceptible de plusieurs interprétations. Dominique Venner était depuis longtemps (mais non pas depuis toujours) un admirateur de la mort volontaire, comme l'avaient été avant lui tant de Vieux Romains. Il avait constamment en tête l'exemple de Mishima, de Montherlant et de tant d'autres. Quoi que l'on en pense, ce qui est sûr, c'est que sa mort a été dans le droit fil de ce qu'a été sa vie. Il avait choisi pour se tuer une arme à un seul coup parce qu'il savait qu'il ne se raterait pas. Quelques heures plus tôt, il avait écrit : « Nous entrons dans un temps où les paroles doivent être authentifiées par des actes ».